

La répétition, d'un ratage à une réussite !¹

Jeannine Duval Héraudet

Superviseure

Membre de l'@psychanalyse

À partir de 1920 et de l'article « Au-delà du principe de plaisir² », Freud situe le désir du sujet dans l'inconscient. Il voit en la répétition la marque de l'insistance de cet inconscient, mais aussi celle d'une recherche de jouissance dont le moteur est la pulsion de mort. Dans une aspiration à un point idéal d'absence de tension, à un nirvana, le sujet vise en effet, à son insu, un retour à l'inanimé. De son côté, Lacan va conceptualiser et nommer « réel », un impossible à dire, à penser et à symboliser, ancré dans le corps. Ce réel insiste, tout en ne cessant pas de ne pas s'écrire. La répétition constituerait ainsi, selon lui, avec l'inconscient, le transfert et la pulsion, l'un des quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, lesquels se noueraient avec eux³. Nous savons en effet que la pulsion pousse à la répétition car elle rate toujours son objet. En lien direct avec l'inconscient, le sujet répète un savoir insu, refoulé, sans qu'il puisse faire quoi que ce soit. Il se voit contraint de dire quelque chose, de faire quelque chose, de penser quelque chose, sans qu'il puisse résister. Cette compulsion a besoin d'être reconnue et ne peut être empêchée, mais elle est ininterprétable. Quel est alors le lien avec le transfert ? Lorsqu'un sujet est engagé dans une relation d'aide, lorsqu'il noue un transfert positif avec celui qui l'accompagne, il répète sur lui et avec lui ses questions, ce qu'il vit, ce qui l'angoisse. Il attend de celui-ci des réponses et le met à une place qui n'est pas la sienne. Le professionnel de l'aide, de l'éducation, du soin ou du social, doit en premier lieu mettre au travail son propre transfert, car il est touché par cet autre et, de plus, les difficultés de celui-ci peuvent le renvoyer à sa propre histoire. Le danger est alors de se laisser piéger et de se retrouver englué dans une relation duelle, imaginaire, sans issue, et d'y enfermer celui que l'on aide. Le deuxième point de vigilance du professionnel doit être de ne pas se prendre pour celui qui sait, mais d'aider celui qu'il a pour tâche d'accompagner à trouver lui-même ses réponses.

Parmi de nombreux exemples cliniques possibles, j'ai choisi de me centrer sur quelques moments du processus rééducatif de Nicolas. Nous avons parcouru ensemble non pas une, mais plusieurs périodes marquées par la répétition de thèmes qui encombraient sa pensée, qui l'enfermaient dans un imaginaire envahissant. Ces questions angoissantes et ces préoccupations constituaient pour lui autant d'empêchements à grandir. Soutenu par mon étayage et par le cadre structurant de l'aide rééducative, il est parvenu à les exprimer, à les élaborer et à les sublimer, afin de cheminer dans sa construction de lui-même en tant que sujet capable d'un désir et d'une parole propre, et en tant qu'enfant désireux de grandir, désireux et capable d'apprendre, dans sa classe, avec ses pairs⁴.

¹ Texte paru dans *Envie d'école* n° 111, juin/juillet 2022

² Freud, S. (1920). « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris : Petite bibliothèque Payot, éd. 1972.

³ Lacan, J. (1964). *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Séminaire XI*. Paris : Points Seuil, éd. 1973.

⁴ Le parcours rééducatif de Nicolas a fait l'objet de plusieurs interventions de ma part et il est relaté dans son intégralité « n° 33. Nicolas se décoince et se construit, en élaborant des petits mythes ». *Autres textes, Éducation et relation d'aide*. Sur le site <http://www.jdheraudet.com>

Une difficulté si ordinaire⁵...

Son enseignante de Moyenne section avait demandé l'aide du Réseau car elle était inquiète et s'interrogeait sur les difficultés de compréhension du garçon. Il ne s'intéressait pas aux activités de la classe, ne produisait rien, était capable de rester très longtemps sans rien faire, parlait peu, et lorsqu'il s'exprimait, il était peu compréhensible. Soit il se faisait oublier, soit il était turbulent. J'ai également choisi de reprendre l'exemple de Nicolas, car les difficultés de ce garçon pouvaient être considérées comme on ne peut plus « ordinaires » : la naissance d'une petite sœur, un manque de repères et de limites parentales. Ce garçon avait heureusement, malgré des symptômes manifestes, échappé aux fourches caudines d'un test comportemental de type DSM ou autre, et l'analyse de sa situation globale lui avait fait proposer par l'équipe du RASED, une aide rééducative, relationnelle.

Je rencontre Nicolas avec sa mère et celle-ci précise que le père, qui se déplace pour son travail, « refuse de faire la loi quand il vient en week-end, préférant être un copain pour son fils ». Dans la semaine, Nicolas a pris l'habitude de dormir avec elle. Elle décrit son fils comme « difficile ». Il lui « répond et se comporte comme un mari jaloux lorsqu'elle s'absente un peu trop longtemps à son goût ».

Lors de notre première séance de travail, en avril, la mère vient d'accoucher d'une petite fille. À partir de supports divers qu'il s'approprie pour en faire des médiations au sein de notre relation : dessin, modelage, petits animaux, Nicolas met en scène et symbolise ainsi ce qui le préoccupe. Il s'approprie très rapidement ces supports, mais choisit de préférence les petits animaux. Il se fait metteur en scène, dialoguiste, module sa voix selon les différents personnages et selon le rôle qu'il leur attribue. Il m'interpelle régulièrement, comme témoin de son jeu. C'est par exemple, lorsque des animaux se trouvent en difficulté : « Tu vois ? Regarde ! ». Il me place également dans une posture d'observateur actif, possiblement empathique : « Ne t'inquiète pas, l'oiseau va arriver pour le sauver ! » La nécessité d'un sauveur sera reprise et développée plus tard.

« Le bon lait »

Le signifiant « bon lait » va alors insister pendant plusieurs séances. Demande de nourriture, demande d'amour. Chaque animal, qu'il soit oiseau, éléphant, poisson, nounours, vache ou cochon, qu'il soit papa ou maman, est interrogé sur sa capacité ou non à donner du lait, aboutissant à une tentative de catégorisation encore confuse. Étayée par le transfert de notre relation, poussée par la pulsion orale, par une recherche manifeste de jouissance, la répétition se fait non plus acte, mais actualisation en paroles. Peu importe qu'en tant que professionnelle, je ne comprenne pas tout et pas tout de suite. Jacques Lacan conseille de prendre le temps de repérer ce qui se répète dans ce que l'enfant ou le jeune dit et joue, en se gardant d'y projeter un sens qui est le nôtre. Dans l'après-coup d'une série de séances, on peut voir un thème ou un signifiant qui revient, sous diverses formes. C'est ainsi que s'impose à moi ce que décrit Augustin d'Hippone : « J'ai vu et observé un petit enfant jaloux : [...] il regardait, tout pâle et l'œil mauvais, son frère de lait. Qui ignore le fait ?⁶ ». Lacan parle du complexe de sevrage⁷ ou « expérience de la mort dans la vie ». Or, « c'est le refus du sevrage qui fonde le positif du complexe, à savoir l'imaginaire de la relation nourricière qu'il tend à

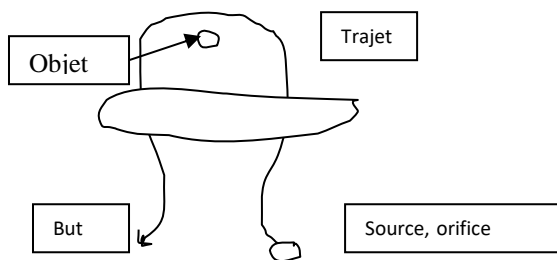
⁵ Duval Héraudet, J. (2001). *Une difficulté si ordinaire, les écouter pour qu'ils apprennent*. Paris : EAP.

⁶ Augustin d'Hippone. *Les confessions*. Poche. (1993).

⁷ Lacan, J. (1938). « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu ». *Essai d'analyse d'une fonction en psychologie*. Paris : Seuil. Navarin éditeur. coll. Le champ freudien 198. p. 25.

rétablir ». Et il ajoute : [Ce] « rapport organique explique que l’imago de la mère tienne aux profondeurs du psychisme et que sa sublimation soit particulièrement difficile⁸. » Ainsi, Nicolas semble exprimer, à ce moment de son processus rééducatif, une quête effrénée de « l’objet perdu ». Cependant, comme le soulignait François Ansermet⁹, dans le complexe de sevrage, la ligne de coupure passe non pas entre l’enfant et la mère, mais entre l’enfant, le sein et la mère. Ceci peut éclairer cette recherche de Nicolas quant aux différentes scènes de nourrissage. Dans le sevrage, l’enfant perd une partie de lui-même. La répétition présente un aspect défensif « surtout ne pas changer ». Elle entraîne des bénéfices secondaires mais aussi une part de jouissance (part de réel) qui s’attache au symptôme.

Ce qui subsiste de la jouissance, c’est celle qui pourra être mise en jeu dans la pulsion, laquelle ne peut jamais atteindre son objet. Ainsi, le trajet de la pulsion, dans son caractère circulaire, fait le tour de l’objet, autour d’un vide dont Nicolas ne veut rien savoir. Elle ne peut alors qu’insister, se répéter, sans l’intervention d’un troisième élément qui viendrait faire coupure.



Un deuxième lien m’apparaît alors. Le garçon est plongé à tel point dans cette quête orale, dans un imaginaire envahissant et débordant, que ses capacités langagières en sont altérées. Si cette quête situe la bouche comme source de la pulsion dont l’objet serait le sein, elle peut être associée, sans doute, au langage de Nicolas que j’avais qualifié, d’emblée, et sans disposer de ces éléments, de « bouillie ». Dans ces moments-là, la bouche de Nicolas redevient exclusivement une bouche pour manger, et non une bouche pour parler. « Il semble qu’il garde les mots dans sa bouche », telle était la traduction que je faisais en l’entendant lors de notre première rencontre. Nicolas semblait se complaire dans un langage de la jouissance, dans une conversation privée dont la parole aurait assumé une fonction d’objet imaginaire, une parole non destinée à l’échange, se situant en dehors du discours. Plusieurs fois, lorsque je lui parlais, il m’a interrompu en me disant : « Pourquoi tu me parles ? », ou bien, « Il est l’heure que je retourne en classe ». Pris dans la jouissance de la pulsion, il ne demandait rien. Un jour, je lui ai demandé, d’une manière plus insistante sans doute, de répéter ce qu’il venait de dire, en formulant que je désirais comprendre ce qu’il disait. Il s’est mis en colère contre moi. J’ai eu ainsi le sentiment très net de l’avoir délogé de cette jouissance, et sa réaction confirmait les hypothèses antérieures. Lui rappelant que sa bouche était aussi une bouche pour parler, je faisais jouer au cadre rééducatif sa fonction de castration symbolique et ouvrait une brèche dans la pulsion. Cette scansion, mieux acceptée grâce à une relation transférentielle positive suffisamment solide et sécurisante, s’est révélée avoir des effets, car ensuite, Nicolas s’est exprimé plus clairement lorsqu’il s’adressait à moi.

Histoires de dévoration, et apparition d’un signifiant : « coincé »

Ce qui est vécu par le garçon comme une perte dans une relation exclusive de nourrissage qui

⁸ Ibid. p. 32.

⁹ Ansermet, F. (1995). « Corps, pulsion, langage », Conférence à Lyon.

lui était réservée, cette place occupée par cette sœur, selon ce qui est nommé un « complexe d'intrusion¹⁰ », va entraîner, cette fois, la répétition de scénarios tournant autour de scènes de dévoration. Cependant, certains morts sont « tout à fait mort » et d'autre : « plus morts ». Un tigre est présenté comme le justicier, ou bien le gardien du trésor qui interdit à quiconque de s'approprier le sein maternel. Cette répétition cependant n'est pas à l'identique, et montre qu'un travail d'élaboration est manifeste. Nicolas fait alors de l'ibis son double, en tant qu'oiseau sauveur, héros pacificateur. En toute fin d'une séance, un thème est esquissé : « L'oiseau libère "le néléphant... non, le zéléphant" (ad litt.) » dont la trompe est coincée (par une manœuvre de Nicolas) dans la barrière. Ce thème est repris lors de la séance suivante lorsque Nicolas met en scène deux crocodiles (et il est l'un d'eux) : « On est coincés, tous les deux, la queue. Ce sont les filles, elles sont pénibles ! » Puis : « Les éléphants sont accrochés dans la barrière. » (Avec leur trompe).

Nicolas est tellement « dans » le jeu à ce moment-là, que je dois scander la fin de séance, marquer la rupture, rappeler le cadre temporel posé à l'avance. La fiction doit céder le pas à la réalité avant le retour en classe. Le garçon éprouve ainsi quelque difficulté à prendre une certaine distance par rapport au personnage de l'oiseau, et par rapport à son imaginaire.

J'entends alors que les filles sont pénibles en effet, surtout lorsqu'elles viennent vous déloger de votre place d'enfant unique. Je note cette répétition du signifiant « coincé », mais il demeure alors pour moi une énigme. Nicolas se sent-il « coincé » entre sa mère et sa sœur ? Cependant, je dois me méfier de mes propres projections et cette énigme en est peut-être une aussi pour Nicolas. Comme le dit Freud à propos du petit Hans : « Ce qui est demeuré incompris revient toujours, telle une âme en peine, jusqu'à ce que se soient trouvés solution et délivrance¹¹. »

Que signifient une trompe ou une queue « coincés » ? Ces organes peuvent renvoyer à un registre phallique. L'existence d'un sexe castré, « sans pénis » concrétise-t-il la menace de castration pour le petit garçon ? S'agit-il pour Nicolas d'une question sous-jacente mais insistante ? Il a pu constater ou vérifier de ses propres yeux avec sa petite sœur, qu'il existe des êtres humains sans pénis. Se sent-il dès lors menacé de perdre le sien ?

« **Le caca** »

À la rentrée des grandes vacances, la mère rapporte que des améliorations sensibles se sont produites. Nicolas pose beaucoup de questions, a envie de savoir, de comprendre. En séance, le garçon reprend les petits animaux et poursuit ses mises en scène, tout en acceptant parfois de dessiner. Les thèmes tournent autour de la famille, avec la présence de la sœur « trop petite pour comprendre », autour de ce qui peut s'entendre comme des désirs œdipiens (père et fils sont interchangeables). Un dessin évoque l'énigme de la naissance et une ébauche de théorie sexuelle infantile (La maman est malade, elle a des boutons qui sont autant de tétons, les personnages sont rouges « parce qu'ils font leur caca » un docteur va voir les boutons dans le corps, tire, et il n'y aura plus de boutons). Nicolas avait vu une échographie de sa sœur et je m'étais interrogée sur la part de réel, d'innommable et d'angoisse qui avaient pu surgir en lui lors de cette confrontation. Cependant, pour ce garçon, comme beaucoup d'enfants,

¹⁰ Lacan, J. (2001). « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Essai d'analyse d'une fonction en psychologie ». *Autres écrits*. Paris : éd. du Seuil.

¹¹ Freud, S. (1923). « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans ». *Cinq psychanalyses*, Paris : PUF, éd. 1954. p. 180.

ignorant l'existence du vagin, « l'enfant doit être évacué comme un excrément, une selle¹². »

Lors des séances suivantes, les thèmes autour de l'oralité et de la dévoration sont repris, intriqués et accentués. La maman vache, ou seulement ses mamelles, courent le risque d'être dévorés. La pulsion anale est déployée à son tour car la destruction ou l'annulation de l'autre se fait aussi en le « barbouillant de caca ».

Je reconnais avoir exercé une sorte de « forçage symbolique », tant du côté de mon exigence d'une parole, de sa part, qui soit un discours inscrit dans un échange, rompant par mes questions son monologue quelque peu logorrhéique, que du côté, en fin de séance, d'une « mise en ordre » de signifiants quelquefois proliférants. J'ai posé l'hypothèse que la fonction conteneur, accompagnant les élaborations de l'enfant et cherchant à en articuler des signifiants foisonnants, si elle parvenait à aider l'enfant à construire « des histoires », l'aiderait également à les articuler dans sa pensée. C'est cependant bien l'enfant qui est en charge d'interpréter – ou non - ce qu'il montre. Nicolas apprécie de plus en plus le renvoi que je fais de son histoire en fin de séance. Il m'interpelle : « Elle est bien, notre histoire, hein ? » Dans le transfert, je ne suis plus seulement l'oreille et les yeux attentifs, je deviens l'interlocutrice qui est directement concernée par l'histoire, qui peut s'en émouvoir, qui peut s'inquiéter, s'angoisser, comme l'enfant. Nicolas accepte mon renvoi de son histoire, ou la rectifie, puis renchérit, prolonge. A la fin de la séance, il jubile. Ainsi, à ma fonction contenante et à ma fonction conteneur, peut se conjuguer une fonction structurante par l'intériorisation de ces fonctions pour Nicolas. La parole acquiert une fonction symbolique de coupure de la jouissance. Il semble que Nicolas puisse « faire alliance » désormais avec moi dans ses processus d'auto-réparation.

Dévoration et appel à un sauveur

Suite à l'évocation d'une « sœur-crocodile » qui accapare, « dévore » le temps et l'amour de la mère, et selon la logique amour/haine qui caractérise toute relation duelle, exclusive, la mère doit être attaquée. Nicolas met en scène un fantasme de dévoration de la mère. Apparaît alors dans plusieurs scénarios un signifiant que je peux entendre à la fois comme identificatoire mais aussi comme un appel au père : le lion fort, lequel va vaincre les méchants, dans différents scénarios.

Afin de faire rupture dans ce qui me paraissait une répétition des mêmes thèmes et cherchant à faire ouverture, j'introduis une modification dans le cadre en ce qui concerne les médiations : les petits animaux sont « partis en vacances ».

Élimination du père et affirmation de soi

Une autre répétition apparaît alors, qui va occuper plusieurs séances. Nicolas construit un fantôme en pâte à modeler qui « attaque un père-rocher qui se croit solide, mais en réalité il est pas solide ». Ce scénario peut nous renvoyer à ce que Freud rapporte : « Hans confesse, avec une franchise qu'il n'avait jamais osé manifester auparavant, le désir de se débarrasser de son père et la raison de ce désir : parce que son père trouble son intimité avec sa mère. Ne soyons pas surpris de voir les mêmes désirs constamment réapparaître au cours de l'analyse, la monotonie ne provient en effet que des interprétations qui y sont adjointes. Pour Hans, ce ne sont pas là que des répétitions, mais il s'agit de progrès continus sur le chemin menant de l'allusion timide à la vision claire, pleinement consciente et libre de toute déformation¹³. »

¹² Freud, S. (1907-1931). « La vie sexuelle infantile », *La vie sexuelle*, Paris : PUF, éd. 1969.

¹³ Freud, S. (1923). « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans ». *Cinq psychanalyses*, Paris : PUF, éd. 1954. p. 185.

Dans la réalité familiale, ce père déloge en effet Nicolas du lit de la mère pendant le week-end. Cependant, d'après les paroles même de la mère, il refuse d'assumer sa fonction paternelle limitative, une fonction symbolique castratrice auprès de son fils. Nicolas représente son père comme « pas solide », manquant, et il s'est retrouvé tout seul, démuni, vulnérable. Lui faut-il être solide lui-même ?

Le fantôme vient m'attaquer. Je joue la peur. Nicolas modèle alors un serpent en pâte à modeler qui viendra me défendre. Les formes sont phalliques et Nicolas se déclare « fort ». Lors des séances suivantes, alors que le jeu est répété systématiquement, Nicolas ajoutera un deuxième serpent pour venir à mon secours lorsque le fantôme m'attaque, le premier serpent s'étant révélé trop faible. Dans le rôle du fantôme, il se réjouit de « me faire peur ». Mais dans ses histoires, le serpent va être plus fort que le fantôme. Il y a une issue. A l'opposition « solide » / « pas solide », qui est un mode passif, de celui qui subit les coups, répond l'opposition « fort » / « pas fort » qui est un mode actif, ces deux modes appartenant à un registre phallique, dans lequel il semble désormais pouvoir s'affirmer. Dans la sécurité de notre relation, il m'affronte, sans risque. En fin de cette séance, Nicolas déclare : « Plus besoin que tu m'accompagnes, parce que maintenant je suis grand. Quand j'étais chez Yolande, j'étais petit, tu avais besoin que tu m'accompagnes. » (ad litt.) Un premier acte de l'affirmation de soi semble ainsi pouvoir être posé.

Nicolas va désormais alterner des séances en individuel et des séances en petit groupe. Les scénarios des histoires issues du domaine culturel, scénarios remaniés éventuellement par le groupe, ne seront plus uniquement les siens, issus de son imaginaire. Il devra donc trouver sa place dans un petit groupe mais aussi intégrer dans l'échange des pensées extérieures aux siennes sous la forme de ce que je qualifie de « conflits socio-symbolico-imaginatifs ». Ceux-ci, j'en pose l'hypothèse, pourront stimuler et réguler son propre fonctionnement psychique. Je pourrai constater qu'il prend effectivement sa place et s'affirme dans le groupe.

« Coïncé » ...encore !

Lors d'une séance individuelle, Nicolas reprend alors un thème abandonné depuis longtemps mais qui m'avait fort intriguée : les animaux se coincent la tête (ou la queue) de diverses manières, dans l'abreuvoir, dans la barrière. (J'avais posé que les animaux étaient revenus de vacances !)

- Ça, c'est le papa. Le bébé du papa. Un garçon... Ça, c'est la maman. Le bébé de la maman. Une fille. Ils ont un abreuvoir pour deux. Ils se coincent la tête.

En fin d'histoire, je lui demande si cela se passe dans la réalité, comme dans cette histoire : le papa a un bébé garçon et la maman a un bébé fille ?

- Non, ma maman a un garçon et une fille.

- Sais-tu d'où viennent les bébés ?

- Dans le ventre des mamans.

Je lui demande s'il sait quelque chose de sa naissance. Il a posé récemment la question à sa mère.

- Je gigotais partout... Je m'étouffais. J'étais tout en haut. J'arrivais pas, j'étais coïncé. C'est un monsieur de la maternité. On a coupé un peu et après on a recousu. Ma sœur elle était tout en bas. On a coupé un peu le ventre et après on a recousu. Ma maman m'a montré.

Ainsi, la mère a mis des paroles sur sa naissance. Il devait le savoir sans être supposé le savoir, comme il arrive souvent, car les enfants entendent les adultes en parler. Ce non-dit, ce mi-dire, était d'autant plus pesant qu'il était supposé ne pas le savoir. La fonction de la répétition est de réduire le trauma initial, mais elle ne parvient jamais à remplir sa mission et doit reconduire sans cesse sa tâche. Selon ses propres termes, il était « coincé ». Nicolas donne ainsi lui-même une réponse à ce qui a fait l'objet de nombreux scénarios et qui faisait énigme. On peut se demander dans quelle mesure Nicolas était prêt à recevoir certaines de ces informations, de la part de sa mère, en particulier celle de pouvoir supposer qu'il aurait pu mourir coincé, étouffé, au moment de naître, mais aussi au fait d'être confronté au réel du corps de sa mère. Nous pouvons cependant avancer que, comme dans le rêve, ces répétitions pouvaient condenser plusieurs préoccupations du garçon, dont aussi celle de l'angoisse de castration. Il m'apprend alors que, depuis quelque temps, des « glaires » « l'étouffent », le soir au coucher. N'est-ce pas une incursion du « réel » au sens lacanien, de quelque chose que Nicolas n'aurait pu symboliser et qu'il a répété tout au long de ses histoires dans une tentative de trouver une issue, une réponse à cette dualité naissance/mort ? Ce thème répété « à qui saura l'entendre », n'est-ce pas l'expression de sa difficulté à sortir d'une collusion entre des images d'étouffement et la réalité de difficultés respiratoires actuelles, qui, sans doute, l'angoissent ? La rencontre du réel et de l'imaginaire est source d'angoisse.

Nicolas est d'accord pour que nous parlions de sa naissance avec ses parents, quand je les rencontrerai. Lorsque le 24 mai, je rencontre la mère, je l'interroge sur la naissance de Nicolas. « Cela n'a pas été facile. Au dernier moment, il a fallu faire une césarienne. Il était coincé, le nez en haut, il étouffait », déclare-t-elle. J'évoque les dires de Nicolas dans les mêmes termes. La maman est très surprise, pensant ne jamais en avoir parlé à son fils auparavant, mais elle reconnaît qu'elle a pu cependant en parler en sa présence. La mère rapporte alors que la mort angoisse Nicolas depuis quelque temps. « Qu'est-ce que tu feras quand je serai mort ? » « Tu serais bien contente si je serais mort », dit-il à sa mère. Vis-à-vis de son père, il fait des projets : « Quand tu seras mort, je... ». Teintée d'une problématique œdipienne, Nicolas pose ainsi la question fondamentale de l'enfant qui construit sa position de « sujet séparé » : « Que ferait l'autre si je mourais ? » Il offre en même temps le fantasme de sa propre mort, de sa propre disparition, au désir parental.

Dans les scénarios suivants, Nicolas redonnera une place au père, puis il se projettera lui-même en tant que père en endossant le rôle d'un papa-tigre protecteur. Une autre fois, dans le groupe, il est un papa-rhinocéros. Enfin, Nicolas apportera une dernière symbolisation de cet impossible à dire et à penser qui était comme clôture de la répétition du signifiant « coincé ». Nicolas exécutera alors une série de dessins qui représentent des personnages de la télévision dont les enfants collectionnent, et s'échangeant, à ce moment-là, les images. Il semble ainsi s'intéresser à un imaginaire culturel symbolisé, partagé, échangé et sortir d'une fantasmatisation purement individuelle. Le personnage préféré de Nicolas, « Sangokou », a la particularité (d'après Nicolas) de « couper » les choses en deux, avec son épée. N'y a-t-il pas, malgré tout, dans le nom même du personnage que l'on peut entendre comme « sang-aucou » l'allusion à ce qui peut se produire, dans l'imaginaire, pour un enfant coincé lorsqu'il naît ? Nicolas semble bien confirmer à quel point un signifiant représente le sujet, le détermine... Si j'entends à nouveau, ici, ce cordon autour du cou qui a marqué sa naissance, il apparaît comme sublimé, par le biais d'un héros.

Cette « coupure » pourrait cependant symboliser aussi la séparation de Nicolas à sa mère, et, dans le même temps, la coupure de notre relation, qui s'annonce.



Il a été possible d'envisager l'arrêt de la rééducation de Nicolas. Je l'avais accompagné pendant un temps de son parcours qui le conduisait, à l'aube de son entrée au Cours préparatoire, à pouvoir devenir élève, et à pouvoir s'inscrire, d'une manière positive pour lui, dans la collectivité scolaire. Il avait pu exprimer, symboliser, sublimer et dépasser en grande partie ce qui avait conduit à lui proposer une aide rééducative. Dans le même temps, il avait pu poursuivre l'élaboration et rendre disponible le substrat psychomoteur, cognitif, affectif, relationnel indispensable pour s'investir à l'école. Il semblait pouvoir disposer de l'énergie qui était auparavant consumée dans une expression pulsionnelle trop importante. Nicolas semblait penser qu'il « pouvait se débrouiller tout seul ». Les parents et l'enseignante le confirmaient.

En guise de conclusion...

Dans le cadre d'une aide apportée à un enfant, que ce soient des séances chaotiques dans lesquelles rien ne peut se construire, des séances mortes où l'on s'ennuie, l'enfant fige parfois à la fois le contenu des séances et la relation. Le cadre des rencontres, posé au préalable, triangule la relation en se référant et en faisant constamment appel au tiers symbolique de la parole. Lorsque l'enfant répète sans arrêt les mêmes jeux, les mêmes scénarios, les mêmes dessins, ou bien la même violence, cette répétition correspond toutefois à une tentative désespérée pour rendre signifiant quelque chose qui est sorti de la chaîne des signifiants, sorti du langage, et qui se joue en acte, par le corporel... « C'est un trou laissé ouvert dans la chaîne des signifiants. Il ne s'agit pas de redécouvrir une pierre qui aurait été enlevée dans l'histoire du sujet, mais d'ajouter cette pierre qui manquait et faisait trou, vide¹⁴. »

Le jeu prend sa source et son énergie dans le pulsionnel. S'il est expression de ces pulsions orales, anales, libidinales, agressives, il ne correspond pas à la simple liquidation ou décharge nécessaires de ces pulsions et de la tension qui y est liée. Le jeu est aussi et surtout communication, élaboration et création. C'est la répétition qui est significative de quelque chose. Elle est nécessaire pour que le sujet se fasse entendre, mais aussi pour qu'il parvienne à s'entendre lui-même. Cependant, lorsque l'enfant répète à l'identique, il ne joue plus parce qu'il ne crée plus. Quand la pulsion déborde, le jeu s'arrête. La répétition irrépressible, liée au refoulement, ne peut être empêchée, de quelque manière que ce soit, mais elle se doit d'être reconnue par le sujet.

Comment aider l'enfant à se dégager de cette répétition qui ne peut s'interrompre ? C'est dans la surprise que peut s'ouvrir l'écart qui fera rupture, que peut se produire la rencontre entre ce savoir qui ne se savait pas et le point de butée offert par la personne qui est là, présente, accompagnante. Ce peut être une rupture du cadre involontaire (absence, maladie...) de la part de l'adulte ou de l'enfant qui fait coupure. Celle-ci peut être structurante à condition d'être parlée, au moins après, si cela n'a pas été possible avant. Dans la majorité

¹⁴ Guy, A. (1993). « Une lecture clinique de Pinocchio ». *Art et thérapie, Enfance et fiction, De la fiction théorique à la réalité thérapeutique*. n° 48/49.

des situations cependant, il revient au professionnel de faire scansion, de poser une castration symbolique dans ce qui tourne trop bien en rond, car une part de jouissance y est toujours attachée. Ce peut être par l'introduction d'un nouveau matériel, d'un autre positionnement de la part de l'adulte. Avec Nicolas, j'ai en effet été contrainte d'exercer ce forçage symbolique à plusieurs reprises. Une première fois en lui demandant d'articuler, afin de transformer sa « bouillie verbale » en parole destinée à l'échange. En faisant appel ensuite au symbolique du cadre temporel des rencontres. Une autre fois, sous forme de jeu, en lui imposant un autre support d'expression, sous la forme d'une absence des animaux « pour cause de vacances ». Ces différentes butées l'ont conduit à modifier, varier les modalités de son expression, et lui-même a fait évoluer ses scénarios.

Nous ne devons pas perdre de vue non plus qu'en répétant avec le professionnel de l'aide ses manières d'être au monde, ses modes de relation habituels, il entraîne celui-ci dans sa répétition. Comment s'en dégager ? On ne se déprend jamais tout seul. En parler à un tiers, dans un espace de supervision par exemple, démêler ce qui nous appartient et ce qui appartient à cet autre, permet de s'en décaler et de prendre une « juste distance » vis-à-vis de celui que l'on accompagne. Cette démarche permet de reconstituer pour soi-même une relation triangulaire, de réintroduire du tiers symbolique au cœur de la relation et d'ouvrir l'espace nécessaire à la création.

Le jeu lui-même comporte des phases régrédientes, des phases progrédientes, des phases de stagnation nécessaires. Wallon définissait l'exercice fonctionnel comme la répétition de l'exercice d'une fonction dans toutes les formes où elle peut être essayée. La répétition peut donc avoir également avoir une valeur dynamique. D'ailleurs, la répétition est-elle bien toujours exactement identique ? Quelquefois, de légères différences interviennent dans le scénario, le dessin, qui montrent qu'un travail d'élaboration est à l'œuvre, dans un tâtonnement discret de l'enfant, lequel tente de trouver d'autres réponses à ses questions, d'autres solutions face à ses préoccupations. À une désorganisation peut succéder une nouvelle organisation. « Par le jeu, l'enfant maîtrise son angoisse, exprime son agressivité et son amour : en répétant une situation douloureuse, il parvient à s'en dégager au lieu de procéder à une douloureuse dénégation. De ce point de vue, la répétition d'une situation n'est pas exclusive de l'élaboration d'une solution personnelle progressivement instaurée à travers l'activité ludique¹⁵. » C'est la raison pour laquelle nous devons être très attentifs, prendre patience et ne pas intervenir trop tôt... Ici encore, en parler à un tiers permet de clarifier ce qu'il en est de notre propre désir et de notre éventuelle impatience.

Jeannine Duval Héraudet, Avril 2022
 Longue expérience de rééducatrice de l'EN (ou
 Psychopédagogue)
 Docteur en Sciences de l'Éducation
 Superviseure et formatrice de superviseurs
 Membre du Comité scientifique de la FNAREN
 Membre de L'@psychanalyse

¹⁵ Réddé. G. (1989). « Les activités ludiques de l'enfant : leurs conditions de partenaires, d'espaces et de matériels ». *Actes du Vème Congrès FNAREN, Le jeu du je, Les enjeux du jeu en rééducation*, Besançon, p. 76.

